

Mélanie Carrières  
Université du Québec à Montréal

## Apparitions des lieux dans La Pleurante des rues de Prague de Sylvie Germain

Sylvie Germain est l'auteur de plusieurs romans – *Le Livre des Nuits*, *Nuit-d'Ambre*, *Jours de colère*, *Chanson des mal-aimants*, etc. – dans lesquels la nuit, comme métaphore de l'invisible et de l'insaisissable, occupe une place prépondérante. L'ouvrage qui nous intéresse ici, *La Pleurante des rues de Prague*<sup>1</sup>, met aussi en scène ce thème, ainsi que son opposé, le jour, davantage associé à une possibilité de percevoir la réalité des choses. La Pleurante, personnage fantomatique, prend la forme d'une géante immatérielle dont les apparitions, pourtant saisies par la narratrice, correspondent à la division des chapitres, le tout formant douze tableaux. Les apparitions de la Pleurante, femme-déesse au pas claudicant, révèlent alors le lieu dans ses rapports au temps, à la vie, à la mort et à l'esprit.

Sylvie Germain cultive un amour profond pour Prague. Lorsqu'elle a obtenu son doctorat de philosophie à la Sorbonne, elle s'y est exilée sept ans afin d'y enseigner la

---

<sup>1</sup> Sylvie Germain, *La Pleurante des rues de Prague*. Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1992. Désormais, toutes les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses suite à la citation, précédées de la mention *PRP*.

Mélanie Carrières, « Apparitions des lieux dans *La Pleurante des rues de Prague* de Sylvie Germain », André Carpentier et Alexis L'Allier [éd.], *Les écrivains déambulateurs. Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, coll. « Figura » n° 10, 2004, p. 167-184.

## APPARITIONS DES LIEUX

littérature française. Elle s'est alors mise à écrire sur cette ville au brouillard fantomatique et au passé mystique. *La Pleurante des rues de Prague* est né de son passage en ces lieux. Ce livre offre une porte d'entrée directe dans l'œuvre de Sylvie Germain. On y retrouve les thèmes qui lui sont chers : l'invisible, l'altérité et le langage. La Pleurante, à travers qui la lumière autant que l'Histoire sont réfractées, dévoile le lieu au regard saisissant de la narratrice qui parcourt cet espace. Le corps de la Pleurante incarne, en outre, les êtres silencieux et les morts qui peuplent encore la ville et leur permet ainsi de s'inscrire dans un hors-temps, à la jonction du futur et du passé. Bref, le texte relate la quête d'absolu de la narratrice : vouloir saisir l'infinie profondeur de la Pleurante par le langage. La géante est à la source de tout : des impressions mystérieuses de la ville, des apparitions des personnages, des songes, de l'écriture des lieux, du livre que nous tenons entre nos mains. Par contre, l'écriture de Sylvie Germain, par l'utilisation d'un « on » détaché, généralise l'expérience vécue de la narratrice. De ce fait, l'expérience de déambulation englobe la présence du lecteur, comme s'il se promenait avec la narratrice dans les rues de Prague.

### L'inspiration du lieu

Le projet d'écriture de la narratrice, alimenté par l'envie de décrire les visions troublantes que la Pleurante a semées au fil de ses itinéraires, est exposé en prologue pour spécifier la nature du livre à venir. La narratrice y explique que la compréhension des lieux était nécessaire pour que le texte de déambulation prenne forme. Il a fallu d'abord que la géante y entre : « Elle est entrée, soudain. Mais cela faisait des années déjà qu'elle rôdait autour du livre. » (*PRP*, p. 15) La Pleurante a donc collaboré à la construction du texte : son entrée dans le livre est comparée à un songe, à une force pouvant transcender toute barrière physique et surpasser l'invisible. Ainsi, la narratrice dépasse la réalité apparente ou banale du monde pour atteindre une dimension intangible, en raison même de ce pouvoir de la

## MÉLANIE CARRIÈRES

Pleurante. Sylvie Germain utilise, dans l'épilogue, le terme « écrivain » pour désigner l'instance narrative, celle qui témoigne de ses rencontres avec la Pleurante : « La faute n'en revient qu'à l'écrivain, – comme on dit un récitant » (*PRP*, p. 120). Il s'agit pour l'écrivain d'accéder à une réalité inconnue de lui-même pour que se déploie l'étonnement et que prenne forme l'écriture : « Cet étonnement venait tout juste d'éclorre, il n'était pas encore parvenu à la conscience. Il couvait dans les limbes d'un rêve en train de naître. » (*PRP*, p. 25) Ainsi, la géante apparaît, surgit :

Elle avance droit devant elle sans jamais reculer. Ses déambulations semblent mues par de secrètes urgences, et son sens de l'orientation est le plus déroutant qui soit. Il lui arrive de s'immobiliser au milieu d'une rue déserte, ou d'obliquer sans raison apparente. C'est qu'elle a perçu alors un bruit inaudible à tout autre. (*PRP*, p. 16)

La Pleurante permet à la narratrice d'accéder à son écriture. Le parcours du lieu, quant à lui, consiste en une expérience préalable qui mènera à une mise en récit de l'aspect tangible et intangible du monde. L'écriture traduit non seulement l'expérience concrète des lieux, mais représente un dépassement des sens, une perception des différents aspects d'une réalité insaisissable parce que fragmentée. Le rapport unique au lieu s'inscrit alors dans une expérience singulière du langage, qui constitue une révélation pour la narratrice. Par ailleurs, l'idée de hasard, de surgissement, s'avère essentielle à cause de l'impossibilité de relater avec exhaustivité le rapport au lieu et l'expérience vécue par les mots. Le trajet de la narratrice dans la ville ne peut se tracer d'avance, dû à l'aspect aléatoire de la réalité rencontrée au long du parcours, et ses visions relèvent alors de l'indicible.

## APPARITIONS DES LIEUX

### Le hasard des déambulations

« Mais qu'en est-il du hasard? Il se confond tantôt avec la chance, tantôt avec la malchance, et les idées de risque, de doute, de péril et d'aventure lui sont liées. La notion de hasard est si fuyante et floue, il faut être vigilant avec elle. » (*PRP*, p. 17) Le principe du hasard génère les apparitions de la géante, il représente ce passage incontournable vers le fuyant, le flou. Autrement dit, il réside dans l'acceptation de ne pouvoir accéder à une saisie, à une compréhension absolue des lieux. Nécessairement, il faut se soumettre aux rencontres fortuites, aux perceptions imprévisibles qui nous orientent, sans pouvoir atteindre le « tout », la réalité dans toute sa complexité, sa globalité. Ce hasard représente une façon de déambuler dans la ville et renvoie à l'aspect imprévisible de l'écriture, comme l'expérimente la narratrice :

[La Pleurante] marche sans jamais se retourner. Elle va son chemin. Mais nul ne saurait dire où mène son chemin, ce qui rythme sa marche, ce qui la pousse ainsi. Elle passe, comme les chiens errants, les vagabonds, les feuilles mortes emportées par le vent. Le vent, le vent de l'encre se lève à son passage et souffle dans ses pas. Et le livre qui suit, n'étant composé que des traces de ces pas, s'en va lui aussi au hasard (*PRP*, p. 17).

L'écriture et la déambulation dans la ville de Prague deviennent un seul et même processus s'exerçant au gré du hasard. L'écrivain, dans l'expérience de la déambulation, trouve le moyen de restituer les apparitions de la Pleurante et de côtoyer l'inattendu. La géante constitue une vision floue, elle-même semeuse de visions : sans elle, rien n'advient au regard.

Il peut se passer des mois sans qu'on la voie.  
Mais il importe peu en vérité que ses

## MÉLANIE CARRIÈRES

apparitions soient rares et éphémères, et même qu'un jour elles cessent tout à fait. Il n'en demeure pas moins qu'elle est là, dans la ville, à tout instant présente, bien qu'invisible. Le soleil et la lune, lorsqu'ils entrent en éclipse, se dérobent à la vue, mais ne désertent pas leur lieu céleste. [...] Il arrive d'ailleurs parfois que sa présence se fasse soudain sentir sans s'offrir à la vue ni à l'ouïe. C'est un je-ne-sais-quoi qui glisse à fleur de conscience, à l'insu des cinq sens. C'est un vague, très vague émoi de la pensée, comme un léger souffle de brise qui trouble l'air, à peine – et l'on sait qu'elle est là (*PRP*, p. 37).

Ici, nous comprenons mieux le projet du livre que la narratrice nous prépare à lire : il sera composé de fragments, tout comme les apparitions de la géante se révèlent sporadiques, comme des instants privilégiés où l'être peut s'approcher de l'absolu et témoigner d'une intense lucidité. Ces fragments d'absolu partagent un fait commun : ils naissent de la communion du lieu avec celui qui le visite. À mesure que se précise le portrait de la géante, nous suivons ses apparitions à travers la ville, dans la ville. La géante, de par son caractère intemporel, traverse Prague dans son ensemble : « elle est l'aura du lieu, montée du sol, du socle de terre et de roche » (*PRP*, p. 118). La Pleurante occasionne certaines apparitions du passé. C'est sans doute pourquoi, avant qu'elle n'apparaisse, l'attention de la narratrice est dirigée vers le lieu, les gens, les choses autour d'elle. Elle se laissera par la suite entraîner par ses révélations imprégnées de mystère, tout comme l'écriture constituera ce lieu d'une fusion entre son esprit et les lieux qui l'entourent.

Les déambulations dans la ville de Prague sont relatées sous forme de chroniques. Le prologue explique le rôle de la Pleurante au sein du texte, et par la suite, nous découvrons comment sa figure a pu émerger dans le

## APPARITIONS DES LIEUX

paysage du déambulateur, en l'occurrence de la narratrice. Celle-ci nous avise que sa démarche est redevable au hasard : « Et le livre qui suit, n'étant composé que des traces de ses pas, s'en va lui aussi au hasard » (*PRP*, p. 17). Sylvie Germain nous présente donc des chroniques d'apparitions, mais le déroulement de ces apparitions ne se veut pas fortuit, aussi imprévues soient-elles. C'est même cette progression qui confèrera son sens à l'ensemble du texte. Pour Sylvie Germain, le hasard renvoie plutôt à une quête d'absolu qu'à une incertitude. Ce qui se produit au cours des déambulations (l'étonnement, l'inopiné) s'affiche comme une réalité chaotique et incertaine du monde, qui s'articule par l'écriture (le découpage en chapitres, le thème de chacune des apparitions, l'évolution de la narratrice, etc.) Contrairement aux Surréalistes dans les textes desquels le hasard s'inscrivait dans la syntaxe même, Sylvie Germain, par des procédés littéraires (des anaphores, de nombreuses descriptions, des répétitions, etc.), utilise le hasard propre à la marche et au mouvement de la pensée pour élaborer la cohérence du récit. Comme l'expérience ne peut être traduite dans son ensemble, le procédé fragmentaire semble inévitable dans la construction du texte : « Tout reste à dire, tout reste à faire. À récrire. Ou peut-être, plutôt, tout reste à lire, – car ce sont les autres, les vivants et les morts, qui constituent déjà le livre, tout livre. » (*PRP*, p. 128) La narratrice ne peut donc tout relater puisque elle-même n'a accès qu'à des parcelles de réalité. Il s'agit pour elle de conserver ses révélations multiples, de les réaliser dans l'écriture : cette finalité constitue le souci de l'auteur.

### Marcher en se souvenant

Lorsque la narratrice rencontre la Pleurante pour la première fois, elle ne la reconnaît pas instantanément et ressent un certain étonnement, un « confus remuement du cœur » (*PRP*, p. 23). Cet événement se déroulant dans une noirceur troublante, éveillera la sensibilité de la narratrice. La Pleurante se réfugiera à nouveau, quelques instants plus tard, dans l'épaisseur de la pénombre. Lors de la deuxième

## MÉLANIE CARRIÈRES

apparition de la géante, la narratrice l'apercevra et la reconnaîtra. La répétition de l'événement permet de préciser l'impression laissée par cette femme mystérieuse : cette fois, elle « arrive en plein cœur du témoin de son apparition » (*PRP*, p. 26).

Les apparitions successives permettent à la narratrice de poser un regard plus juste sur les visites imprévisibles de l'inconnue, ou du moins, de reconnaître celle-ci. Alors que la première rencontre survient en pleine nuit, c'est à une heure ni diurne ni nocturne que se produit la deuxième apparition. Entourée d'un dense brouillard, nulle lumière n'éclaire la Pleurante. Cet entre-deux, entre le jour et la nuit, jette un voile sur le visible : tout devient fantomatique et la géante disparaît presque aussitôt qu'elle est reconnue. La troisième apparition a lieu lors d'un matin sans brouillard, à la fin de l'hiver, où la limpidité de l'air laisse tout transparaître. La conscience de la narratrice s'aiguise au gré de cet éclaircissement de l'atmosphère, mais elle comprend qu'elle ne pourra jamais voir le visage de la Pleurante : « Comment pourrait-elle avoir un visage qui lui soit propre, et même un corps de chair et d'os, quand sa face n'est faite que de l'effacement de milliards de visages et que son corps n'est fait que des sueurs et des larmes des morts et de tous les vivants. » (*PRP*, p. 71)

Puis, pour la première fois, la rumeur de la Pleurante est perçue par la narratrice : il s'agit d'un bruit souterrain pareil à un sanglot d'une infinie douceur. Son corps, à l'affluent de toutes les douleurs du monde, atteint peu à peu les sens de la narratrice et lui révèle la nature de cette femme qui fait sans cesse couler des larmes : « Car ce n'était pas elle, non, pas elle seule qui geignait et pleurait de la sorte. C'était la ville entière, la ville et ses faubourgs, et au-delà encore. C'était la terre, des vivants et des morts. » (*PRP*, p. 33) Les trois premières apparitions de la Pleurante ont donc lieu à différents moments du jour. La temporalité linéaire du récit contraste avec le fonctionnement des apparitions : « Elle avance à rebours

## APPARITIONS DES LIEUX

dans le regard et dans la mémoire. Le temps de l'apercevoir et de la reconnaître, elle avait disparu » (*PRP*, p. 28). La géante se révèle à la narratrice comme un souvenir émanant du passé. Les apparitions structurent le lieu en fonction du souvenir.

De plus, les descriptions de la nature associées à l'état d'esprit de la narratrice confèrent sa cohésion au texte. Lorsque celle-ci se retrouve en un lieu où « il ne se passe rien. Rien que ce bleu de schiste, éblouissant, qui craque dans le ciel », par exemple, elle se sent en « attente indéfinie, abrupte » (*PRP*, p. 53). Ainsi, l'esprit de la narratrice se moule au temps qu'il fait, aux manifestations de la nature. S'ajoute à cette relation dialogique la tierce figure de la géante qui corrobore ce que ressent la narratrice : « il était impossible de discerner si la géante avançait ou s'éloignait, si elle gravissait la rue ou bien la descendait, malgré toute l'attention portée sur elle. Et pourtant elle marchait » (*PRP*, p. 54). L'apparition détourne certes l'attention de la narratrice, mais prolonge l'attente, maintient l'impression de sur-place qu'elle ressentait de prime abord.

Tout demeure dans les plis de la robe de la géante immatérielle, dans ses larmes d'invisible pleurante. Car lorsqu'elle sème sur son passage telle ou telle vision de visage, tel ou tel écho de voix, ce n'est nullement pour les jeter, pour en finir avec leur souvenir, mais au contraire c'est pour raviver ce souvenir, lui restituer les couleurs du présent – pour le faire battre comme un cœur nouveau-né. Et lorsqu'elle s'échappe, sitôt surgie, et que la vision ou l'écho qu'elle avait suscités s'estompent à leur tour, elle ne laisse pas à l'abandon le souvenir d'un instant revivifié, – elle le reprend, le réenfouit dans les plis de sa robe, et le berce avec plus de tendresse encore au rythme de sa marche. (*PRP*, p. 57)



## MÉLANIE CARRIÈRES

Comme le laisse deviner ce passage, les visions laissées en ce lieu deviendront progressivement plus intimes pour la narratrice. Le paysage, par exemple, s'imprègne du visage du père de cette dernière. L'air ambiant révèle un souvenir personnel, ramène la narratrice vers ses propres origines, et donc vers un lieu éloigné de Prague, mais qui ne peut surgir que dans cette ville. Sur la surface du ciel se dessine une image qui retournera sitôt dans l'invisible<sup>2</sup>.

### L'Histoire des anonymes

Une fois la présence de la Pleurante ressentie, la narratrice devine que celle-ci continuera à errer dans le lieu sans jamais le désert. La narratrice reconnaît l'approche de la Pleurante par l'émoi qu'elle suscite chez elle. Les prochaines apparitions donneront une voix à un homme décédé plus de cinquante ans auparavant. La voix sera transportée par le vent circulant dans une maison que la narratrice longe, un vent insufflé par cet émoi préalable. Le bruit, qui ressemble d'abord à un souffle, prendra lentement la consistance de la voix d'un homme que l'Histoire a oublié : cet être s'empare alors du corps de la Pleurante. Son nom sera scandé à plusieurs reprises comme pour rappeler la douleur intense d'un homme et celle de millions d'autres comme lui, qui portaient une étoile jaune. « C'est que, sous ses grands airs, l'Histoire pue. Il conviendrait de le sentir, et il importe de le dire, pour que l'on sache à quel point la douleur des victimes fait vraiment mal et que l'on n'oublie pas qu'une larme pèse un poids gigantesque. » (*PRP*, p. 45) La géante au pas claudicant, par

---

<sup>2</sup> Citons ce passage révélateur par rapport à la figure du père : « Il n'y pas de temps abstrait; le temps est toujours celui d'un corps qui le porte et l'éprouve, celui de l'histoire d'un vivant. Et il se révéla être, en cet instant éclaté, couleur de suie bleutée, celui d'un homme qui gisait alors dans un lit à mille kilomètres de là, le corps rompu par la maladie. Un homme atteint dans son souffle et ses os. Toute la souffrance de cet homme s'engouffra dans la rue, se réverbéra dans le ciel aux éclats de métal, et mugit dans le vent. [...] Les yeux de mon père, couleur noisette » (*PRP*, p. 55).

## APPARITIONS DES LIEUX

son seul souffle, a accueilli l'histoire d'un individu natif de Prague, l'Histoire officielle de la ville ayant mis à l'écart de trop nombreuses voix humaines perdues dans la multitude des douleurs.

La déambulation de la narratrice dans Prague ne se bute pas aux faits connus et victorieux retenus par l'Histoire. Les lieux recèlent les traces des événements les plus honteux, ceux qu'il vaudrait mieux oublier. La Pleurante, faisceau de lumière par laquelle se projette l'Histoire anonyme de Prague, offre à la narratrice une version intime du lieu, de la vie des gens qui y ont habité, des souvenirs qui s'y enfouissent. Au fil des apparitions, d'autres voix renaissent. Des êtres du passé dont la douleur est médiatisée par la figure de la géante prennent possession de son corps. Seules ces douleurs permettent à la Pleurante d'apparaître. Ainsi, le nom d'un garçon mort avant qu'il ne soit un homme retentit. Les mots de poèmes qu'il a laissés se font entendre. La narratrice, guidée par les forces de ces apparitions, nomme les personnes qui reprennent alors vie pendant un court instant (Bruno Shulz, Franta Bass par exemple). Leur nom devient aussi important que la douleur qui les habite et leurs traces s'inscrivent dans le texte : « Là où passait la géante la moindre chose reconquerrait toute l'ampleur de son nom » (*PRP*, p. 122). La dénomination redonne vie aux oubliés et éveille des histoires du passé.

### La figure de Dieu

En plus d'évoquer des histoires individuelles, la Pleurante peut porter dans ses bras toute la ville, tout le peuple. Elle devient Prague. Les fleuves de la ville sont ses larmes; le tintement des tramways, le bruit de l'eau qui tombe de ses yeux; et le reflet des ponts sur l'eau, son lait. Les lieux de la ville se cristallisent en la figure de l'Immatérielle (la géante) afin d'évoquer les origines d'un tel endroit :

## MÉLANIE CARRIÈRES

Un instant, juste un instant, toute la ville fut bercée sur les genoux de la géante, fut enveloppée dans ses bras, caressée par le chant qui montait de son ventre, de ses entrailles de terre et de racines, de son cœur tintant de larmes au goût de lait. Un instant, un merveilleux instant, la ville fut délestée de son siècle de plomb et de crasse et de sang, et retrouvera le très beau songe de ses origines. (*PRP*, p. 62-63)

La géante qui berce la ville, dans le passage ci-mentionné, se rapproche en quelque sorte d'une figure divine. La Pleurante peut en fait représenter toutes les différentes facettes de Prague : les impressions laissées par le lieu, les histoires singulières d'individus, l'âme d'une ville entière. En l'absence de Dieu, elle se fait l'écho des misères du monde qui condamnent à vivre, dans l'indifférence, une douleur sans nom. La Pleurante sème des traces dans la vie des hommes, elle leur procure une réponse tangible, quoique éphémère, pour supporter un état, et peut-être pour construire du sens au sein de leur univers. Ce sens se forme en cumulant des perceptions du réel. L'imaginaire et le songe s'y intriquent aussi, lentement, permettant au regard du déambulateur de tisser sa trame personnelle à celle du lieu. Le passage de la Pleurante ne dure « que ce que dure le blanchiment d'une vaguette s'arrachant à la masse opaque de la mer pour courir sur le sable » (*PRP*, p. 67). Le signe de sa présence s'inscrit comme un phénomène incompréhensible, mais révélateur d'une réalité signifiante : « Dès que nous frôle, et si peu que nous frôle la fugace boiteuse, nous nous tenons debout, les pieds solidement posés sur le sol, le front en plein vent, et les yeux grands ouverts sur le visible, le palpable. » (*PRP*, p. 98)

En épilogue, le lecteur peut saisir en quoi la figure de la Pleurante est divine. Le rôle de l'épilogue dans ce livre est d'explicitier l'expérience de la narratrice : en y modifiant sa position d'énonciation, la narratrice n'est plus sujet de

## APPARITIONS DES LIEUX

l'expérience, mais sujet pleinement inscrit dans la parole, dans la référentialité d'une expérience réelle ou imaginaire. À ce titre, le prologue et l'épilogue encadrent le récit imaginaire du livre comme pour montrer comment s'écrit la fiction, comment elle requiert un regard qui ne se contente pas d'observer le monde, mais de le ressentir. Voici ce qu'énonce la narratrice à propos du lien qu'entretient la Pleurante avec Dieu :

Et le mot Dieu, – où était-il? Se disait-il? Les pas de la géante faisaient résonner le silence contenu dans ce mot, faisaient tinter l'absence étendue dans ses lettres, la faisaient luire. [...] C'est comme si l'on dressait un rempart de bronze face à la mer; à marée haute la mer viendrait frapper contre et l'on se dirait en montrant le rempart sonore : – "C'est cela, la mer, – ce son sourd." Et alors on ne saurait rien de l'immensité des eaux, de leur splendeur, de leurs abysses, de leur houle et de leur fine écume, de leurs couleurs, de leurs reflets, de leurs odeurs, de leurs scintillements et de leurs ténèbres (*PRP*, p.126-127).

La vision de la Pleurante ne dure qu'un instant, mais résonne longtemps dans le corps des hommes. Dans le récit, elle « apparaît » ( les chapitres portent chacun le titre d'apparitions : première apparition, deuxième apparition, etc. ), mais sa force consiste en fait à planer au-delà des sens, à apparaître « entre l'infini et nous ». Elle gravite autour de deux mondes : « La géante marche entre ces deux espaces, ces deux temporalités, et c'est pourquoi elle boite. Et elle boite d'autant plus qu'elle ne parvient jamais à équilibrer le poids écrasant des crimes et des douleurs, du mal et malheur, avec la pitié sans mesure qui émane de Dieu. » (*PRP*, p. 127)

À la lisière du visible et de l'invisible, cette femme, bien que la narratrice la désigne comme étant une « géante

## MÉLANIE CARRIÈRES

immatérielle », possède pourtant un corps. Elle s'incarne en accueillant l'autre en elle. La Pleurante, on le sait, évoque l'histoire des vivants comme des morts, ceux dont le corps a disparu. Privé de son corps propre, l'être s'inscrit alors dans le corps de l'autre. Pris par « ces deux corps qui nous précéderent comme de toute éternité, qui nous ont engendré, – ceux des parents » (*PRP*, p.89) et aussi par cet autre corps « qui surgit soudain, venu d'ailleurs [...] C'est notre corps second. Et qui, bien qu'étranger, parce qu'étranger, nous devient aussi consubstantiel, par les voies du désir qui coupent à l'oblique celles de la filiation » (*PRP*, p. 89). La Pleurante réunit les contraires, contient d'innombrables corps formant un corps immense de douleur, le sien : « Comme à chacun de ses surgissements elle ne demeura qu'un instant. [...] comme un corps qui a froid, qui a faim et a peur, – un vrai corps de chair et de sang et de nerfs soudain qui s'éveille à l'intérieur de notre propre corps. Corps des autres, corps de l'autre, étranger et si proche à la fois » (*PRP*, p. 67). Même si son aspect visible s'avère fuyant, il prend tout de même forme aux yeux de la narratrice. Les descriptions de la Pleurante tracent un portrait détaillé de sa silhouette : sa démarche, ses vêtements, son corps aussi. Elle est, en ce sens, une forme d'Incarnation : elle matérialise l'étrangeté, la douleur et bien d'autres mystères humains.

Puis, lorsque s'opère une communion entre la narratrice et la Pleurante, la dimension spirituelle du lieu surgit : l'être s'avère alors véritablement en contact avec une réalité dont il perce la façade. En fait, le lieu se révèle saint, dans la mesure où la narratrice ne sait plus si la figure de la Pleurante correspond à une réalité extérieure ou à son imagination : il se voit sanctifié par la présence de la Pleurante. Pour Sylvie Germain, le lieu est saint « dès l'instant où l'on s'y tient en pauvre, en humble hôte qui ne revendique rien » (*PRP*, p. 104), autrement dit lorsqu'on y croise la Pleurante. Le corps de la narratrice, en traversant le lieu, parvient à entrer en contact avec la Pleurante, avec ce corps étranger et altruiste qui incarne l'âme d'une ville.

## APPARITIONS DES LIEUX

### Les lieux et les mots

Comme le lieu ne se limite pas aux espaces ouverts, aux lieux publics de la ville, des endroits clos, une chambre par exemple, feront émaner de la Pleurante une vérité propre à la douleur de Prague. Une petite fille trop pauvre pour avoir des souliers sera confinée à l'espace d'un lit où se garder au chaud pendant tout l'hiver. Le visage de cette petite fille détournera l'attention de la narratrice de la lecture d'un texte de Kafka. Soudain, les mots du livre perdront leur signification devant une souffrance réelle : « Il suffit parfois de l'épiphanie d'une image pour que le langage d'un coup se plombe et s'épuise et que la pensée s'égare » (*PRP*, p. 72). Pendant que la narratrice lit, la Pleurante apparaît. Alors qu'auparavant elle investissait des espaces réels, voire naturels, elle surgira cette fois au sein du texte, d'un espace imaginaire, qui renvoie à une image déroutante. Le texte possède, comme la ville de Prague, les caractéristiques du lieu. L'auteur précise ce que le lieu représente pour l'être et comment il peut se l'approprier :

Or les textes aussi sont des lieux – ils le sont même par excellence. Ils sont des lieux où tout peut advenir –, l'éblouissement et les ténèbres, et jusqu'à la Parole de Dieu. Ils sont les lieux où s'illuminent la solitude, l'absence, où stridule le vide, où chante le silence. [...] Et le cœur fait naufrage, énamouré d'espace, épris d'immensité, oublieux de la mort car soudain de plain-pied avec elle –, avec son futur imminent. Et le cœur fait naufrage pour mieux remonter au jour, dans les hauteurs du jour, et accoster la terre. La terre où nous croyons vivre, mais qui demeure toujours promise, toujours à l'horizon. La terre vers laquelle il nous faut sans cesse revenir, par tous les chemins. [...] Et les chemins de l'encre participent de tous; ils sont des raccourcis (*PRP*, p. 85-86).

## MÉLANIE CARRIÈRES

Le sens est ultérieur à l'expérience réelle que vit la narratrice au long de son parcours. La réalité parfois banale et insensée est façonnée par l'imaginaire de celle qui se promène dans la ville, jusqu'à ce qu'elle décèle une dimension symbolique dans le texte. La narratrice accède à l'écriture en intriquant le réel d'un imaginaire et en articulant cette réalité imagée dans le langage.

Avant toute écriture, dans le cas de la narratrice, il y a d'abord eu une expérience de déambulation. Le bruit du vent qui tremble dans les plis de la robe de la Pleurante se rapproche, d'un point de vue sémantique, du frémissement discret d'un chuchotis d'encre. Tout comme les pas de la Pleurante sont invisibles, s'effacent d'eux-mêmes, on ne peut entendre l'esprit ou les idées de la narratrice, mais seulement lire les textes issus de sa marche dans la ville. L'écriture fait du bruit, tandis que l'esprit de la narratrice, qui ne peut écrire en même temps qu'elle marche, est animé par cette volonté de nommer ce qui se déploie autour d'elle et de le matérialiser sur papier : « Et le mot vent rameutait tous les vents, de la plus fine brise à la plus violente rafale. [...] Il cinglait l'instant, la matière, le visible, qui se redressaient, étincelants, et le réel montait à l'aigu, tout irrigué d'imaginaire, niellé de songes » (*PRP*, p. 125).

Ce désir d'écrire est réalisé par la présence matérielle de la géante dans le texte : « La géante au pas claudicant, au cœur pleurant, faisait éclater les vocables comme des silex, des pierres de foudre, leur restituait le feu de leur origine, leur rendait le tranchant et la sonorité qui furent les leurs lorsqu'ils jaillirent à la pointe des éclairs frappant le sol » (*PRP*, p.121). Le passage de la Pleurante dans le livre, dont la narratrice nous expose la fabrication, accorde aux mots une matérialité qui les rend presque palpables. Le récit demeure linéaire, la syntaxe cohérente, et même hautement maîtrisée : c'est le désir d'une écriture au plus près du corps qui est raconté. « Elle faisait sourdre des rivières, bleuir des forêts et s'étendre des plaines, zigzaguer des chemins et courir des chemins à l'intérieur des mots. [...] Les mots

## APPARITIONS DES LIEUX

entraient en mouvement, en vibration, comme des cloches dont on agite le battant. Et leurs sons se mêlaient les uns aux autres » (*PRP*, p. 121). Le récit se raconte à l'intérieur des mots. La présence du corps dans le texte transforme le moment d'écriture de la déambulation passée en moment présent : les visions, la marche s'incarnent dans le texte.

Il est maintenant plus facile d'imaginer pourquoi l'auteur énonce l'impossibilité de traduire entièrement les apparitions de la Pleurante dans son prologue. Le sens complet du livre ne peut être saisi, l'auteur le sait d'avance, et devant cette impossibilité, elle ne fait qu'écrire par intuition. L'étonnement permet d'approcher l'ampleur du réel, le foisonnement de la réalité. Une citation de Sartre pourrait résumer cette idée : « Impossible d'exprimer la contingence, tout au plus peut-on la faire sentir<sup>3</sup>. » Le langage, pour Germain comme pour Sartre, sert à faire « sentir » la multitude des possibilités.

Le moment d'adieu avec la Pleurante et la fin du récit coïncident, bien que l'écriture aurait pu se poursuivre indéfiniment dans le souvenir de la ville et des apparitions de la géante, dans un autre lieu : « Tout amour, qu'il soit filial, fraternel ou celui des amants, garde à jamais la marque de l'adieu qui un jour le frappa, garde vive à jamais la plaie de cet adieu, même si l'autre, l'aimé, le prodigue, s'en revient et renoue. » (*PRP*, p. 107-108) La quête de la narratrice se veut une recherche de vérité qui transcende sa venue dans les rues de Prague, telle qu'en fait foi la réalité historique à laquelle elle accède. La Pleurante repasse sans cesse dans les pas évanouis des morts, de ces déambulateurs disparus qui poursuivent leur route dans l'esprit des vivants. Le déambulateur sillonne le lieu, y évoque ses souvenirs, y voit plus loin que l'horizon. Il parvient à s'étonner et à percer l'invisible dans le hasard de sa marche. En se revêtant d'un autre corps, la Pleurante

---

<sup>3</sup> Jean-François Louette, « Sartre et la contingence », *Magazine littéraire*, n° 312, juillet-août 1993, p. 60-64.



## MÉLANIE CARRIÈRES

projette des images visuelles, sonores, sensibles aux êtres humains. En son corps changeant, prend place une parole signifiante. La dénomination s'effectue en extirpant une réalité retenue dans l'oubli : il s'agit d'activer la mémoire en lui donnant vie par la Pleurante, qui matérialise cette réalité, ces noms oubliés. Le temps est fortifié par le présent, par la peau et la chair de la Pleurante, et retient l'être humain dans sa gravité terrestre. Le temps n'est pas une accélération vers la mort, mais une acceptation du réel et du passé : non pas un leurre, mais une forme vivante. Le rôle de la Pleurante est de consolider le poids du corps des hommes sur terre, d'arrimer leurs pieds au sol et d'inviter leur regard à scruter l'horizon. La Pleurante n'accélère pas la chute de l'homme, mais lui permet de poursuivre sa marche.

## APPARITIONS DES LIEUX

### Bibliographie

GERMAIN, Sylvie, *La Pleurante des rues de Prague*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1992.

LOUETTE, Jean-François, « Sartre et la contingence », *Magazine littéraire*, n° 312, juillet-août 1993, p. 60-64.